TEMPERATURE

Du 28 novembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	52	11
Midi.....	62	17
3 P. M.....	64	18
6 P. M.....	64	18

LA NOUVELLE-ORLEANS.

Le Jour d'Action de Grâces.

Depuis vingt-quatre ou quarante-huit heures il s'est fait à la Nouvelle Orléans une bien grande dépense d'éloquence, il a coulé bien des flots d'encre pour célébrer pompeusement le Jour d'Action de Grâces. Dans tous les remerciements pour les bienfaits du passé, dans tous les souhaits pour l'avenir il s'est glissé bien des banalités, bien des vœux stériles, exprimés pour plaire à la galerie des indifférents plutôt que pour assurer le bien-être de ceux qui en étaient les objets apparents.

Il y en a pourtant bon nombre qui ont été inspirés par un argent et sincère désir du bonheur de la communauté. Ce ne sont peut être pas les plus bruyants, les plus emphatiques, mais ils n'en ont que plus de portée, et ce sont ceux-là qui sont destinés à nous donner les fruits les plus savoureux et les plus abondants.

En fait, on peut, et sans exagération, affirmer que la Nouvelle-Orléans a de nombreuses raisons d'envoyer au ciel de chaleureux remerciements pour les événements qui se sont succédé depuis quatre ou cinq ans. Le dix-neuvième siècle a été pour elle, durant une cinquantaine d'années, une période d'effacements, sinon d'humiliations. A certains moments, on a pu croire que l'avenir était perdu pour elle. Ses ennemis, ses concurrents exultaient et plus d'un prophète de malheur pronostiquait sa ruine, sa disparition prochaines.

Tout à coup, par suite d'une série d'événements aussi imprévus qu'heureux, la voilà qui se relève et prend le rang élevé qui lui appartenait depuis de longues années. Toutes ses industries manufacturières, minières et agricoles prennent un essor rapide et inespéré.

Du même coup elle devient un grand port militaire et commercial. Sucre, coton, riz, maïs, tous les fruits de la terre s'entassent sur nos quais et les encombrent. Sur les eaux de notre fleuve affluueront les navires de haut bord avant longtemps. Notre port sera devenu un des premiers chantiers de marine du globe.

Pendant près de cent années, la Nouvelle-Orléans avait passé pour un foyer d'épidémie, de pestilence. On découvre presque tout à coup que ces craintes étaient chimériques et notre Bureau de Santé qui, jusqu'ici, n'avait pas épargné nos amours-propres, change de ton et déclare que nous sommes peut-être la ville semi tropicale la plus salubre qui existe de ce côté-ci de l'Atlantique.

Nos administrations urbaines qui, depuis au moins une trentaine d'années, étaient devenus des foyers d'intrigue et de corruption, s'épurent, rétablissent l'ordre dans toutes les branches du gouvernement et se conquièrent l'estime publique sur toute l'étendue du continent américain. Il y a moins de dix ans encore, tout le monde semblait nous fuir; à l'heure qu'il est tous nous reviennent avec empressement et se font une gloire de travailler au relèvement et à la prospérité de notre ville.

Et, au milieu de tout cela, dominant la situation, nous apercevons un maire qui, sans se rengorger dans une dignité qu'il honore, sans s'enorgueillir des bienfaits qu'il répand à pleines mains autour de lui, nous invite tout simplement à rester de bons et braves citoyens, évitant la brigue, fuyant les coteries, travaillant à assurer la prospérité de la ville et de nos campagnes, sûr que tous les biens de ce monde nous viendront par surcroit, si nous n'apportons pas d'obstacles. N'y a t il pas de quoi relever tous les esprits et ranimer tous les courages?

Le Champagne du Général Buller.

Le "Berliner Tageblatt" rapporte l'anecdote suivante:

On sait que le général Buller est un amateur passionné de vin de Champagne et qu'il en emporte en campagne toujours une quantité avec lui. Les caisses qui contenaient ce vin portaient la marque de la Croix Rouge et l'inscription: "Huile de ricin", qui était une désignation de convention pour ses fournisseurs de vin.

Un jour, on constata que la provision de champagne était épuisée. Buller s'empressa de télégraphier en Europe l'ordre de lui en envoyer. Les caisses arrivèrent enfin. Pour célébrer leur arrivée, on débouncha une des bouteilles. Mais quel ne fut pas l'effroi de Buller lorsqu'il découvrit que toutes ces bouteilles contenaient effectivement de l'huile de ricin — une quantité suffisante pour purger l'armée anglaise toute entière! Voici ce qui s'était passé:

Un télégraphiste de la ville du Cap, qui connaissait la maison de vin de champagne à laquelle la commande était adressée, avait cru qu'il s'était produit une confusion d'adresse et il avait expédié le télégramme au service médical du War Office, qui tout en s'étonnant de cette constipation générale de l'armée, exécuta pourtant l'ordre du commandant en chef. C'est à ce moment-là qu'une hausse notable se produisit subitement sur l'huile de ricin.

Un navire à sept mâts.

Il s'agit d'un grand schooner en acier, que vient d'être construit par M. Crowninshield, de Boston. Ce voilier extraordinaire, le premier "sept mâts" existant, mesure 132 mètres de longueur, 16 m. 65 de large et 11 m. 50 de creux. Son déplacement est de 10,000 tonnes, sa capacité de chargement de 7,500 tonnes; la hauteur de ses mâts atteint 60 mètres et sa surface de voilure 3,800 mètres carrés.

Il est complètement construit en acier et possède trois ponts complets. Quoique ce navire ne doive marcher exclusivement qu'à la voile, il est cependant muni d'une machinerie à vapeur importante pour la manœuvre des pompes, de la voilure, des ancres et la plupart des manutentions. Il en résulte une réduction véritablement incroyable de la main d'œuvre, puisque dix-neuf hommes d'équipage suffiront sur cet énorme navire.

Quand il sera complètement terminé, il aura coûté 1,250,000 francs.

LE Dernier autographe de Murat.

Dans un récent numéro, le *Marzocco*, journal littéraire de Florence, publie le fac-similé de dernier autographe de Murat. Ce sont les instructions que le beau-frère de Napoléon, refugié en Corse, donna à son homme de confiance, Lambruschini, lorsqu'il l'envoya secrètement en Italie pour tâter l'opinion et tâcher de pressentir l'accueil auquel Murat devait s'attendre s'il tentait de reconquérir son trône. "Débarqué à Livourne; s'informer des Napolitains qui doivent se trouver en Toscane. Savoir si la princesse est toujours à Lucques... De Livourne, on se rendra à Naples par Sienne et par Rome où l'on verra Madame et le cardinal.... Arrivé à Naples, il faudra voir le général Filangieri. On lui fera connaître l'arrivée en Corse et alors, suivant les sentiments qu'on découvrira en lui, on entrera dans les confidences et on lui demandera sur quoi et sur qui l'on pourrait compter, si jamais on se déterminait à se jeter dans le Royaume.... Il faudra qu'on s'informe auprès de ce général quelle est la nouvelle organisation de l'armée, quelle en est la force, qui la commande, etc...." On sait que Murat n'eut point la patience d'attendre la réponse de son envoyé. Lambruschini joua de malchance; à Porto Ferraio, il dut subir sept jours de quarantaine; débarqué à Livourne le 8 septembre, il arriva à Florence le 8, perdit quatre jours à solliciter un passe-port, toucha à Rome le 15 et dut y rester jusqu'au 25; il n'arriva à Naples que le 28 septembre, un mois juste après son départ. Murat, malgré les supplications de ses amis, s'embarquait ce jour là même à Ajaccio; quinze jours plus tard, il était fusillé à Pizzo par les troupes des Bourbons. La réponse de Lambruschini, s'il l'avait attendue, l'aurait sauvé de la mort, car celui-ci n'eut pas de peine à constater dès son arrivée à Naples, l'impossibilité d'une restauration. Les sentiments des anciens sujets de Murat étaient complètement changés; la police veillait; tout était en armes; officiers et fonctionnaires étaient déjà ralliés à la cause des Bourbons, et les "muratistes", réduits à une minorité infime, étaient l'objet de la haine et de la défiance publiques.... Le manuscrit original des dernières instructions de Murat, appartient à la Biblioteca Nazionale Centrale. Il se compose de quatre feuilles volantes de papier bleu, cousues avec un fil de soie. Froissé et maculé, il porte encore la trace du pliage que Lambruschini lui fit subir pour le cacher dans la doublure de son habit.

L'EMPRUNT TUNISIEN.

Nous avons annoncé que le gouvernement français avait soumis à la Chambre un projet de loi autorisant le gouvernement tunisien à contracter un emprunt de 30 millions pour la construction de lignes de chemins de fer.

Voici le texte du projet:

Le gouvernement tunisien est autorisé à réaliser, au fur et à mesure de ses besoins, par voie d'emprunt, à un taux n'excédant pas quatre pour cent [4 0/0] amortissement compris, une somme de trente millions [30,000,000 de francs] affectés exclusivement à la construction, en Tunisie, des lignes de chemins de fer désignées ci-après:

1. Pont-du-Fahs à Kalaat es Senam avec embranchement sur le Kef;
2. Kairouan à Sbiba;
3. Bizerte aux Nefzas.

L'emprunt pourra être réalisé soit par appel au public, soit au près de la Caisse des dépôts et consignations ou de la Caisse des retraites pour la vieillesse.

L'annuité nécessaire au service des intérêts et de l'amortissement sera inscrite obligatoirement au budget annuel de la Tunisie.

Une requête des parents de Sipido.

On annonce de Bruxelles que les parents de Sipido viennent d'adresser au prince Albert la quête suivante:

"Monseigneur,

"De braves parents chargés d'une nombreuse famille, bien éprouvés par l'acte insensé, mais inconscient, de leur jeune fils Jean-Baptiste, prennent la respectueuse liberté de s'adresser à Son Altesse Royale pour lui demander la mise en liberté de leur enfant, actuellement détenu à la prison de Gand. Ils osent espérer qu'à l'occasion de l'heureux événement qui remplit de joie, non seulement la famille royale, mais tout bon citoyen belge, Son Altesse Royale voudra bien leur accorder cette grande faveur. Cette grâce ramènerait le bonheur à leur foyer. Ils en seront éternellement reconnaissants à Son Altesse Royale, et ils lui certifient que jamais on n'aurait à regretter cette mesure de clémence."

RÉCIT D'UN FAIT DE GUERRE.

Un Allemand, qui combattit comme officier dans les rangs des Boers, a envoyé à un journal d'outre Rhin le récit d'un petit fait de guerre dont lord Kitchener n'a point parlé dans ses dépêches. Une compagnie d'Allemands et de Boers avait occupé une petite gare et s'était emparée d'un train anglais, tout chargé de spiritueux, que gardait pour le moment une seule sentinelle. Fatigués par une longue journée de marche, Allemands et Boers ne résistèrent pas à l'envie de se restaurer un peu; ils débouchèrent quelques bouteilles de whisky, et cette petite orgie, succédant à une longue période de privations et de jeûne, les jeta bientôt tous dans un sommeil profond. Pendant qu'ils dormaient, l'escorte anglaise du train revint de la ville voisine; elle les fit facilement prisonniers. Puis, voyant que l'ennemi avait déjà entamé les provisions dont ils avaient la garde, les highlanders se dirent qu'un peu plus ou un peu moins, cela ne se verrait guère et qu'en tous cas il serait facile de rejeter la faute sur les Boers. Ils vidèrent tout ce qui restait de whisky et s'endormirent, à leur tour, du sommeil de Noé. Quelques instants après, les Boers se réveillaient, s'emparaient sans la moindre difficulté de leurs gardiens endormis et, de prisonniers qu'ils étaient, redevenaient les maîtres de la gare, du train et de l'escorte. Et c'est ainsi que la station d'Blandslaagte fut, en moins de deux heures, le théâtre d'une victoire anglaise et de deux victoires boers.

Guillaume II et les jambons.

Un homme que la multiplicité des talents de Guillaume II a littéralement abasourdi, c'est, raconte le "Cri de Paris", le contre amiral américain Evans, qui commandait le croiseur "New York", lors des fêtes de Kiel. Ce brave guerrier vient de publier les impressions de son séjour à Kiel dans un ouvrage intitulé "A Sailor's Log".

Voici en quels termes il exprime son admiration pour Guillaume II.

"J'ai trouvé en lui une des personnalités les plus aimables et les plus attrayantes—je pourrais dire, à une ou deux exceptions près, la plus attrayante—que je connaisse. Il sait tout. A Kiel, mon orchestre jouait de la musique de sa composition; sur la table de ma cabine, il avait fait déposer un livre de poèmes dont il est l'auteur. Bien plus, lorsqu'à dîner je lui fis présenter du jambon de Smithfield, il savait même où est situé Smithfield."

Il connaissait les jambons américains!

Nous comprenons l'enthousiasme du contre-amiral Evans.

La vaisselle du lord-maire de Londres.

Un journal anglais donne d'intéressants renseignements sur la vaisselle du lord-maire de Londres, sir Joseph Dimsdale, vaisselle historique et qui vient de figurer au grand banquet donné le jour de la procession traditionnelle, au Guildhall.

Mais il nous est impossible d'énumérer les huit ou neuf cents pièces qui constituent la vaisselle plate du lord maire, tout en restant la propriété, depuis plusieurs siècles, de la corporation municipale. A l'expiration de son mandat, chaque maire doit d'ailleurs, selon la tradition du Guildhall, enrichir la collection d'une pièce nouvelle, dont la valeur n'est jamais inférieure à cent guinées.

Parmi les "lots" principaux, nous citerons d'abord les deux soupières, qui sont d'une contenance de 225 litres chacune, en argent massif, et valent, au dire des experts, près de 15,000 francs pièce; puis 75 salières en or, 144 assiettes à dessert en or également, 200 grands plats d'argent et 210 sceaux à glace d'un modèle ancien qu'on dit ravissant. En tout, il en a pour plus de 1,500,000 francs.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

THEATRE DE L'OPERA.

L'Opérette en matinée; le Grand Opéra en soirée.

REPRISE D'HÉRODIADE.

La deuxième représentation de l'opérette *Le Cœur et la Main*, a été donnée hier en matinée, à l'occasion, comme nous l'avions annoncé, du *Jour d'Action de Grâces*.

Ce jour, qui revêt la physionomie d'une fête parce que les banques ferment leurs portes, ou pour mieux dire, ne les ouvrent pas, et que le commerce chôme, est désigné par le Chef de l'Etat; et la tradition—une tradition qui date de quelques années seulement — veut qu'après avoir remercié le Ciel des bienfaits dont nous lui sommes redevables au cours de la dernière année écoulée, nous nous livrions à la joie, nous nous abreuvions à pleines lèvres à la coupe des plaisirs.

La Direction de l'Opéra a cru donc la circonstance opportune pour convier les fervents de l'art à une de ces représentations où sont nombreuses les pages charmantes et où abondent des situations d'un comique à dérider le chiffre le plus austère.

Et nous imaginons que bien des spectateurs, après s'être bien épanoui la rate, pour parler pittoresquement, ont attaqué avec l'enthousiasme d'un estomac creusé par le rire, la dinde qui les attendait à la maison.

L'operette de Lecocq a été chantée d'une façon brillante; tous les artistes rivalisant de verve, d'entrain.

Le soir, reprise d'*Hérodiade*, l'œuvre à laquelle Massenet a apporté le plus de soins pour produire un opéra dont la contexture fut dégagée de tout enchevêtrement de chant et de combinaisons d'instruments.

Dans *Hérodiade*, la mélodie et l'harmonie occupent une égale place; tour à tour, elles se cèdent le pas, et souvent se poursuivent parallèlement sans s'entraver l'une l'autre.

Il serait difficile, après une audition, de signaler toutes les beautés de cet ouvrage capital. En maître qu'il est, Massenet y a semé à pleines mains les richesses; et ne croyez pas que son fécond cerveau se soit épuisé, vidé après ce superbe effort; car, après *Hérodiade*, il se remettait à puiser dans ces intarissables et fastueuses ressources et donnait à l'Opéra-Comique *Manon*, puis au Grand Opéra le *Cid*, sur l'adaptation d'un poème lyrique de la tragédie de Corneille, et enfin *Esclarmonde* où l'absence systématique de mélodie est rachetée par la science symphonique.

Dans *Hérodiade*, il y a des finals d'une large envergure, d'un coloris brillant, des chœurs d'une frappante originalité.

Mme Fœder dans le rôle de *Salomé* nous a surabondamment prouvé son intelligence, son goût. Elle s'y absorbe complètement et pour cela, fait appel à toutes ses forces natives et acquises.

M. Henderson dont le tempérament artistique est reconnu, a eu hier soir de fort beaux élans. Quoiqu'il dise, quoiqu'il chante, dans son sentiment se retrouve invariablement la notion de l'art vrai, pur.

M. Ceste a fait un superbe *Hérode* et a puissamment contribué à l'éclat de la soirée. Sa voix vibrante, puissante emplissait la salle par moments, et son jeu animé, plein de feu lui a valu de fréquents applaudissements. Il a dit avec un charme pénétrant sa romance à *Salomé* où il lui fait part de sa passion pour elle et veut qu'elle y réponde.

Le public s'est montré exigent à l'endroit de M. Ceste en lui faisant chanter une seconde fois cette romance où le lion se fait agneau, vaincu qu'il est par celle qui le repousse.

Le rôle d'*Hérodiade*, qu'a chanté Mme Berat, n'a pas l'importance qu'ont bien d'autres rôles où nous pouvons mieux juger le contralto. Néanmoins, tout ce qu'a dit l'artiste a été dit avec une impeccable correction qui indique qu'elle tiendra parfaitement sa place dans la troupe. Elle phrase bien, sa voix est sympathique et son jeu révèle une précieuse expérience de la scène.

MM. Bouxman et Karloni ont, eux aussi, obtenu une bonne part des applaudissements de la soirée.

Il est regrettable que la salle n'ait pas été mieux garnie pour une première si bien montée et qui fait honneur aux chanteurs, au chef d'orchestre, à ses instrumentistes, aux ballerines et au metteur en scène.

Demain soir, l'*Africaine* pour le début de M. Dupeyron, *Vasco de Gama*. *Les Huguenots*, dimanche à la matinée, et le soir, *La Jolie Parfumeuse*.

LAURE NIEUTE.

THEATRE CRESCENT.

Le Crescent fait de superbes recettes depuis dimanche avec "The Belle of New York" qui, après avoir triomphalement parcouru les deux mondes, est, à l'heure qu'il est, plus jeune que jamais.

Dimanche, première de "Two Little Vagrants", par une troupe d'élite.

THEATRE AUDUBON.

"The White Squadron" poursuit le cours de ses succès, au théâtre Audubon. La matinée du Thanksgiving Day a été très fructueuse. Les recettes sont du reste assurées jusqu'à samedi soir.

La prochaine pièce, dont on dit beaucoup de bien, est intitulée: "My Partner".

THEATRE TULANE.

Hier, grande matinée au Tulane, à l'occasion du jour d'action de grâces. On jouait "Way Down East" et la salle était comble, comme elle l'a été hier soir, comme elle le sera jusqu'à dimanche soir. Ce soir-là, première de "Foxy Quiller", une nouveauté à la Nouvelle-Orléans, mais un des opéras bouffes du répertoire moderne.

GRAND OPERA HOUSE.

Hier en matinée, comme à l'ordinaire, "Mme Sans-Gêne" a fait fureur au Grand Opera House, grâce au talent déployé par la troupe Baldwin-Melville. Le succès de la pièce est assuré jusqu'à samedi soir.

Dimanche en matinée, "The Black Flag".

L'ESPRIT DES AUTRES

Edgard, qui est loin de faire bon ménage avec sa femme, épanchait hier ses doléances dans le gilet de son ami Goutran:

—Oui, mon cher, j'ai encore été gifflé trois fois cette semaine. Tu comprends que je ne puisse pas recevoir ainsi des calottes tous les jours!

—Alors, prends un jour....de réception!

Entre bohèmes: On parle toilette.

—Oh! moi, dit l'un, je ne suis pas difficile sur ce chapitre-là; peu m'importe d'être bien vêtu, tout ce que je demande c'est que mes pantalons aient des fonds... dans les poches!

Cours d'histoire au Collège.

Le professeur.—Que répondit le brave général Dumoulin aux officiers ennemis qui le sommaient d'évacuer le fort de Vincennes?

L'élève Galurin, vivement:

—La jambe!

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 111 Commencé le 19 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXXVIX

RÉPARATION.

Suite.

Depuis longtemps dans le pays, comme l'avait dit Barotte le matin même, on ne parlait guère d'autre chose.

Mais les bois qui dépendent du Prieuré et l'environnent de tous côtés sont si vastes: le pays est si accidenté et si sauvage et ses habitants sont si clairsemés qu'en réalité on s'y trouve presque aussi loin du monde que dans une île déserte.

Il n'y avait pas douze personnes aux abords de la mairie qui, à Blanchelande, comme dans la plupart des petites communes, sert aussi de maison d'école.

A onze heures tout fut terminé.

En rentrant à la ferme de la Butte aux Roches avec sa tante Colombe et son fils Marcel, Rose Broudin était déjà marquise de Rambert Lucenay aux yeux de la loi: son fils s'appelait le comte de Rambert et aucune puissance ne pouvait l'empêcher désormais d'être l'héritier légitime et direct du nom, du titre et de la fortune de cette grande famille.

Mais ce n'était pas à ces avantages qu'il songeait.

Il se disait que le lendemain, à la même heure, il serait en route pour la Suisse en compagnie de sa douce Marie-Madeleine, devenue sa femme non plus seulement aux yeux des hommes, mais à ceux de Dieu, puisque leur union aurait été bénie dans la petite église de Blanchelande.

Il alla s'enfermer dans sa chambre, pour s'isoler avec ses pensées, après avoir embrassé tendrement ses deux mères, la vraie, et la tante Colombe, un peu effrayée de ces splendeurs et de ces grandeurs pour lesquelles elle ne se sentait pas faite, un peu perdue aussi dans ce grand château du Prieuré aux interminables salles et aux corridors dans lesquels elle s'égarait comme dans les rues d'une ville, et où pourtant on l'accueillait avec tant de courtoisie et de plaisir.

Le baron et la baronne de Praysac l'avaient tout de suite prise en amitié et déjà pour eux elle était devenue une intime.

Elle avait tant de cordialité vraie, tant de simple raison, tant de générosité, qu'on se sentait attiré vers elle comme par un irrésistible aimant.

Le vieux père, de son côté, était remonté chez lui, absorbé par cette idée que sa pauvre femme n'était plus là pour se réjouir de cette réparation!

Rose demeura un instant silencieuse, puis elle se leva, soucieuse, embrassa sa tante et son frère, longuement, et sortit à son tour en dissimulant ses larmes.

Pourquoi coulaient elles?

La tante Colombe et Pierre Broudin restèrent seuls tous deux, en tête à tête, dans la salle basse dont les portes étaient fermées.

Une ombre de tristesse, pareille aux brumes de novembre qui attristent l'âme, planait sur ces deux têtes.

On aurait dit qu'il y avait dans l'air, au-dessus d'eux, des vols d'oiseaux de mauvais augure.

M. Turner était silencieux.

La tante Colombe dit:

—Eh bien! c'est fait! Rose est marquise de Rambert Lucenay! Marcel est comte.... Marie-Madeleine épouse son bien-aimé, madame de Praysac est ravie: son mari ne voit que par ses yeux et se réjouit de sa joie! .... C'est admirable et pourtant, à dire vrai, il y a quelque chose qui ne va pas!....

Elle frappa du pied et demanda avec impatience:

—Quoi donc?

Pierre eut un triste sourire.

—C'est facile à comprendre, chère tante.

—Explique toi.

—Vous avez vu deux mariages aujourd'hui?

—Sans doute.

—Demain ils seront scellés de toutes les cérémonies qui les rendent à peu près irrévocables.

—En effet.

—C'est donc la réconciliation de deux races ennemies ou du moins divisées par des accidents anciens.

—Après?

—Eh bien! chère tante, cette réconciliation n'est qu'apparente. Rose sera toujours, maintenant que les grandes passions sont calmées, une Broudin en face d'un Rambert! Elle n'oubliera pas que son mari garde au fond de l'âme ses vieilles rancunes et qu'il exclut de l'amnistie son frère exilé! Moi même, je m'accuse d'avoir les mêmes sentiments et presque les mêmes antipathies. Il y a en moi, malgré mes efforts, un levain qui fermente et s'aigrit! Je n'ai pas voulu entrer dans le château dont Rose sera demain la reine et si je vais à l'église de Blanchelande, assister à ces unions que je voudrais heureuses, ce sera pour m'y cacher à l'ombre d'un pilier et parce que j'ai comme tout le monde, le droit d'entrer dans la maison de Dieu!

La veuve l'écoutait avec attention.

Il continua:

—Le souvenir des affronts passés survivra entre nous. Les enfants peuvent oublier. Les parents resteront avec cette plaie saignante à la poitrine. Nous sommes condamnés, Rose, M. de Rambert et moi! Rose se dévoue pour son fils! Elle fait bien. Elle ne m'a pas consulté. Je le lui aurais conseillé, avec regret peut-être. Union tardive, réparation chèrement achetée par la perte de sa liberté, chaîne rivée à ses mains habituées à l'indépendance, gêne éternelle dans un monde qui n'est pas le sien, richesses inutiles, voilà son lot dans ce mariage! Pour M. de Rambert, il est pis encore. Il a l'âme ulcérée par une humiliation qu'il ne saurait pardonner. Il a pu céder aux prières de sa sœur et aux généreux conseils du baron de Praysac. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, ses ressentiments renaîtront plus violentes et il se reprochera cette union avec une fille de paysans comme une faiblesse, une mésalliance et une lâcheté. Pour le bonheur des autres, nous n'avons qu'à disparaître, lui et moi! Bientôt un vaisseau m'emportera au delà des mers!.... Mais lui, que fera-t-il?

Il s'arrêta.

La tante Colombe avait l'esprit frappé.

Elle se rappelait un détail.

Au moment de prononcer le mot sacramentel devant le maire, Rose avait hésité une seconde et elle était devenue d'une mortelle pâleur.

Elle murmura:

—Tu m'épouvantes.

Il se leva en haussant les épaules.

—Chère tante, dit-il, oubliez ces paroles sans doute trop amères. Depuis quelques jours, la providence est venue à notre aide. Peut être nous assistera-t-elle jusqu'au bout. Il ne faut pas douter de Dieu! Allons dormir! Je suis triste. ...Des idées noires m'envahissent.... Demain elles seront évanouies!....Pensez donc! Elle se marierait et je n'étais pas là!....Et je ne l'ai pas embrassée!....

La tante Colombe le prit par le cou et lui dit:

—Elle ne t'a pas oublié..... Elle m'a chargée de te donner un baiser. Le voici. Bonne nuit, mon pauvre Pierre!

—Bonne nuit, ma tante.

Elle monta chez elle et par la fenêtre, elle le vit qui s'en allait sous les étoiles dont le ciel était parsemé, vers le Prieuré, lentement, comme s'il eût voulu se rapprocher de cette fille tant aimée, qu'il verrait si peu de temps, et fouler le sol natal afin d'en emporter quelque chose à la semelle de ses souliers.

Une heure après, il rentra, alourdi par un monde de pensées mélancoliques, attristé par de sombres pressentiments, comme s'il eût possédé le don des voyants qui lisent dans l'avenir ou qui voient à distance, et il s'endormit d'un sommeil fiévreux, peuplé de fantômes et plein de cauchemars.

XL

DOUBLE VUE

M. Turner ne s'était pas trompé.

Le beau Maurice, maintenant qu'il avait brûlé ses vaisseaux et s'était retiré les moyens de battre en retraite en reconnaissant Marcel comme son fils et en épousant la mère, éprouvait une indéfinissable sensation de malaise et de regret.